Document generated on 06/04/2025 12:59 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L'heure des visites

Gilles Archambault

Number 82, Summer 2005

Pluie

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3304ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Archambault, G. (2005). L'heure des visites. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (82), 13–14.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'heure des visites

Gilles Archambault

Je sais qu'elle ne viendra pas. Tout prétexte lui est bon pour m'abandonner. Évidemment, je ne suis pas tellement intéressant pour elle. Je suis vieux. A-t-on idée de vivre si longtemps ?

Je ne me rappelle même plus mon âge. Pour le trouver, il me faut faire des calculs compliqués. Rose-Anne avait vingt ans quand je l'ai connue. J'en avais trois ou quatre de moins. Nous nous sommes aimés. J'ai donc été capable d'aimer, moi ? Mais oui, cette chose arrive à tout le monde, même aux timorés dans mon genre. À cette époque, j'avais même des audaces. Pas très longues, il est vrai, mais je me surprenais à oser. Rose-Anne n'était pas très belle, des cuisses trop molles, un teint pâle, des seins en forme de poires. Comment ai-je pu la convaincre de me laisser entrer chez elle pendant l'absence de ses parents ?

Bien mal m'en prit. Au bout de quelques mois, elle m'annonçait qu'elle était enceinte. Même pas dix-huit ans et j'étais père. Mes beaux-parents me détestaient. Non content d'avoir engrossé leur fille, j'étais un compagnon distrait. Je ne rentrais pas à l'appartement pendant des jours entiers. À l'époque, je me prenais pour un pianiste. J'accompagnais un chanteur qui a connu des jours de gloire, il y a longtemps. En tournée, plus souvent qu'à mon tour, j'avais des petites amies, des commodités ainsi que je les appelais.

Non, Sophie ne viendra pas. Quand il pleut, c'est parfait, elle ne craint pas de perdre sa journée, alors elle se pointe au centre gériatrique où, à ce qu'il semble, je me meurs. J'ai quatre-vingts ans environ, une année de plus ou de moins, quelle importance ? Je m'étiole à longueur de journée, j'essaie de chasser mes souvenirs, ils me sont de plus en plus cruels.

J'aime bien revoir Sophie. Elle me visite de moins en moins. Nos conversations sont de plus en plus vides. Je n'ai rien à lui raconter, alors je lui pose des questions qui l'embêtent. Aux jours

anniversaires, à Noël ou à Pâques, elle rate rarement les rendez-vous. Elle m'apporte des présents, du chocolat, des lotions, des petites choses. À vrai dire, elle m'ennuie. Elle a une voix monocorde, ses rires sonores sonnent faux. Mais qu'y puis-je ? Je préfère son bavardage, ses silences, ses bouderies au murmure de la télévision.

Quand on a annoncé tout à l'heure qu'il ferait soleil toute la journée, je me suis dit qu'il était impossible que ma fille vienne me rendre visite. Elle habite en banlieue, son mari est entrepreneur immobilier, ils ont un domaine, cinq chambres à coucher, une piscine. Elle m'a montré des photos, un château. Je n'aurais jamais pu m'habituer à ce luxe. Mon domaine à moi, c'était plutôt les motels de dernière catégorie, les auberges décaties.

Elle ne semble pourtant pas tellement heureuse, la Sophie. La dernière fois, j'ai tenté de la faire parler de son mari. Elle s'est fâchée. « Ça ne te regarde pas », m'a-t-elle dit. Elle était à cran, alors j'ai élevé le ton à mon tour. Je n'en avais rien à cirer après tout de son ranch californien de Roxboro ! J'étais un garçon du peuple, j'avais passé ma vie à essayer de le distraire, j'étais fier de mes origines. Elle m'a ri au nez. Le peuple ? Je voulais rire, des demeurés plutôt, des boit-sans-soif qui n'arrêtaient pas de gueuler pendant que je pianotais des airs médiocres. J'aurais dû avoir l'habitude, ce n'était pas la première fois qu'elle me rabrouait, mais je me suis mis à chialer.

Non, mais est-ce possible ? Ce sont bien des gouttes de pluie qui se mettent à tomber en rafales sur le toit. Pourvu qu'il ne s'agisse pas d'une simple ondée. J'ai besoin de l'hostilité de Sophie. Il y a si longtemps que Rose-Anne est morte.